

COIFFURES EXCENTRIQUES

(Suite et fin)

Toutes les extravagances que les femmes adoptèrent à travers les siècles, dans le sens de la hauteur, sont des enfantillages à côté de ce qu'elles



Avant le coucher

dont Mme de Pompadour relevait l'élégance de son visage. De même pour sa coiffure, Mme Pompadour avait inventé un assemblage fort gracieux. D'après le maître Henri de Bysterweld, elle portait "devant, les cheveux frisés, sur le milieu, racines droites, sur les tempes tournés en dessus en boucles canon. Derrière, un petit chignon et quelques boucles sur le dos." Tout cela était fort seyant et on ne pouvait guère prévoir les excès dans lesquels allait tomber la mode.

Contrairement à ce qui se passait à l'ordinaire, la vogue des coiffures hautes partit de la bourgeoisie parisienne pour gagner la cour. Au début, Versailles fit des gorges chaudes à cause des édifices que les dames de Paris portaient sur la tête. Mais bientôt la noblesse se laissa contaminer. La reine n'avait pas assez de goût pour arrêter une mode stupide. Au contraire, élevée sévèrement, Marie-Antoinette semblait vouloir se rattraper de son enfance morose, par toutes sortes d'extravagances. Elle accueillit avec ferveur et s'empressa d'exagérer les coiffures à la mode de Paris que bâtissait le célèbre coiffeur Léonard, et les chapeaux mirifiques inventés par la non moins célèbre modiste, Mlle Bertin, deux fournisseurs qu'on s'arrachait et qui traitaient leur clientèle avec une désinvolture voisine de l'insolence.

Voici, d'après un journal du temps, quelles furent, au début, ces coiffures, qu'on nomma bientôt de "monte au ciel". "Imaginez-vous deux grands ailerons de chaque côté du visage, qui excèdent de sept à huit pouces la physionomie, et de deux ou trois les plus grands nez de France. Ces ailerons ne paraissent rien par le haut, car il faut que la huppe ait sa saillie franche, mais ils sont attachés par derrière à une ample bourse de linge, qui enveloppe le volumineux amas de cheveux dont les Françaises font à présent leur plus chère parure. On met par-dessus une espèce de carcasse en rubans bouillonnés, qui paraît nouée avec une rosette des mêmes rubans, vers l'extrémité postérieure du crâne. Je suis bien trompé si cela n'est pas appelé ingénieusement un cabriolet. Je n'ose cependant l'assurer, car leurs ouvrières et leurs marchandes de brillants chiffons, la plupart du temps sans goût et sans raisonnements, ont la suprême législation sur cette partie, et, chaque semaine, changent les noms de ces bagatelles."

Alors, ce fut de la frénésie. Les modistes alliées aux coiffeurs se laissèrent aller à des inspirations de délire. Chaque jour vit naître une nouvelle mode. Les plus petits incidents de la vie politique ou artistique servirent à baptiser des créations aussi mirifiques que géantes. Alors les têtes des femmes se garnirent de monuments étranges et prodigieux. Certaines portèrent des cloches branlantes, cer-



Le grand maître de la frisure à la mode



Outrage malicieux et punissable fait aux coiffures élégantes du 3e étage.

taines autres des balais écrasés, d'autres des dômes mouvants et d'autres des clochers en ribote. A ces innovations monstrueuses on trouva des noms extraordinaires. On se coiffait "à la quesaco", on s'enorgueillissait d'un "pouf à la chancelière", d'un "pouf à la reine", et des dames qui portaient le "pouf à droite", trouvaient lamentables celles qui avaient le "pouf à gauche."

La "petite palissade" eut un instant de succès. On l'appelait "petite palissade", pour la distinguer de la "grande palissade". Mais "petite" est ici un euphémisme, car la coiffure était pantagruélique. Avec la "petite palissade", le visage de la femme devenait un simple accessoire. Il disparaissait et venait à rien, écrasé sous le chapeau et la chevelure. L'ensemble avait assez l'air de deux colonnes doriques formées par les boucles tombant sur les épaules et supportant un vaste chapiteau de cheveux, lui-même surmonté de toutes sortes de "fioritures".

La coiffure "à la montgolfière" était une variante de la "petite palissade", mais plate par en haut, avec un voile par derrière. L'ensemble offrait l'aspect général d'une poire aplatie sur sa plus grande largeur. Le bonnet "à l'Argus" était encore fort raisonnable, quoiqu'il eût pu normalement abriter deux ou trois têtes.

La "baigneuse" était destinée à donner au crâne la forme d'une noix entière, adroitement sortie de la coque. Elle était faite d'un bonnet titanique, qui n'abritait rien, posé très en arrière sur les cheveux.

La coiffure "au cerf-volant" était un édifice vraiment merveilleux. De la nuque au sommet,



il devait atteindre au moins trois fois la hauteur du menton au sommet du front, et il était aussi long que large. Abstraction faite du nez de la dame,—et encore le nez n'était plus qu'une saillie insignifiante au milieu d'une telle montagne,—et de quatre petites cascades de cheveux, en arrière, cette coiffure représentait, y compris le visage, un de ces bonnets fantasmagoriques dont s'ornaient les visages barbues des sapeurs, dans les armées impériales. Deux rubans transversaux maintenaient la construction, à la façon des cercles de fer autour des douves d'un tonneau.

La coiffure "à la zéphyr" était une maison de cheveux, également considérable, mais agrémentée à l'arrière d'une galette d'où s'échappaient des rubans.

Le bonnet "à la hérissure" était constitué par un bonnet immense, en marches d'escaliers, penché comme la tour de Pise.

On tenta l'inimaginable pour faire grimper les coiffures suivant la verticale, on alla jusqu'à, pour le "bandeau d'amour", faire porter à des malheureuses une espèce de hennin renversé, garni à la base, de fanfreluches, et dont la pointe était le menton même des victimes de la mode. La verticale usée, on chercha du nouveau dans le sens horizontal. La coiffure "à la saporité" fut l'idéal dans ce goût. Du nez à l'extrémité du bonnet, la femme devait être aussi longue que du nez au bas de la taille.

Pour les garnitures, on employa tout ce qui tombait sous la main. Les règnes minéral, ani-



Chez le perruquier

mal, végétal, étaient mis à contribution, un peu au hasard: "A une soirée de théâtre, écrit la baronne d'Oberkirch dans ses mémoires, Mme la comtesse du Nord avait sur la tête un petit oiseau de pierrieres qu'on ne pouvait pas regarder tant il était brillant. Il se balançait par un ressort, en battant des ailes, au-dessus d'une rose, au moindre de ses mouve-

ments. La reine le trouva si joli qu'elle en voulut un pareil." Que le bonnet fût "à la harpie", que la coiffure fût "au chien couchant", "à la Minerve", "à la toque Alexandre", "à la Dorlotte", "à la Calypso", "au mystère", que la couleur en fût m... d'oise, — alors très en faveur, — boue de Paris, puce, cuisse de puce, vieille puce ou cheveux de la reine, ils avaient un caractère commun: le monumental.

Le triomphe du genre fut sans doute le "pouf au sentiment". Cette coiffure était une sorte de rébus et une confession publique. Chacune devait afficher sur sa tête ses sentiments intimes. Cela devait être très amusant pour les spectateurs, et il se trouva certainement des spécialistes pour déchiffrer les problèmes proposés aux passants par des coiffeurs symbolistes. La baronne d'Oberkirch, qui vint à Paris accompagner une princesse russe, décrit ainsi le "pouf au sentiment": "C'était une coiffure dans laquelle on introduisait les personnes ou les choses qu'on préférait. Ainsi, le portrait de sa fille, de sa mère, l'image du serin, de son chien, etc., tout cela garni des cheveux de son père ou d'un ami de coeur. C'était incroyable d'extravagance.

Le "pouf au sentiment" variait donc à l'infini, puisque chaque femme y pouvait mettre du sien. Le pouf de la duchesse de Chartres est ainsi décrit par un contemporain: "Au fond était une femme assise sur un fauteuil et tenant un nourrisson, ce qui désignait le duc de Valois (fils de la duchesse) et sa nourrice. A droite était un perroquet becquetant une cerise, oiseau précieux à la princesse; à gauche, un petit nègre, image de celui qu'elle aimait beaucoup. Le surplus était chargé d'une touffe de cheveux du duc de Penthièvre, son père; du duc de Chartres, son mari; et du duc d'Orléans, son beau-père."

Ainsi, cette grande dame se promenait en portant sur sa tête, outre ses propres cheveux, ceux de son mari, ceux de son père, ceux de son beau-père, un petit nègre, un perroquet, une cerise, une nourrice avec son nourrisson! Comme cette maison, augmentée d'une ménagerie, devait être agréable à porter!

Les grandes dames avaient d'autant plus de mérites à se surcharger ainsi le crâne que beaucoup d'entre elles habitaient Paris. Pour se rendre de la capitale à Versailles, où demeurait la cour, il fallait deux heures et plus de voyage, sur une route mauvaise, dans des véhicules pesants et mal com-



Le Baron du Caprice

ranger l'harmonie de ces coiffures géantes, il fallait s'astreindre à mille précautions et subir de véritables supplices.

A certain moment, quand les coiffures hautes furent à leur maximum, les dames durent faire le trajet à genoux dans le fond de la voiture!... Et qu'on nous parle du sexe faible! Jamais un homme n'aurait pu endurer de semblables tortures.—La Révolution vint et, d'un coup de faux elle trancha les coiffures trop hautes.



Baissez la tête